

Livres

Numéro 759, septembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67342ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2012). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (759), 40–42.



L'AFRIQUE VIVANTE

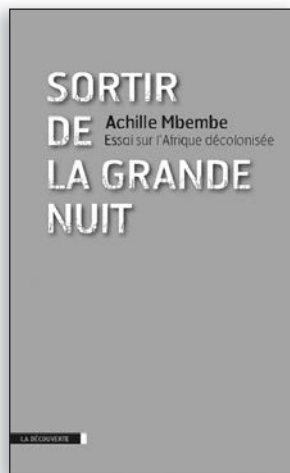
Achille Mbembe
SORTIR DE LA GRANDE NUIT.
ESSAI SUR L'AFRIQUE
DÉCOLONISÉE

Paris, La Découverte, 2010, 252 p.

Le ton du livre est donné d'emblée dans l'avant-propos : l'Afrique est enfin sortie de la « grande nuit » d'avant la vie, celle de l'ère de la servitude coloniale dépeinte par Frantz Fanon avec l'image de la noirceur. L'Afrique s'est mise en marche vers « un soleil plus brillant », vers l'âge de la libération et de la reconstruction dont parle Aimé Césaire. Certes, les crises politiques et sociales, les dictatures et les massacres, les guerres tribales, la pauvreté, les maladies et l'exode des jeunes font toujours partie du quotidien de nombreux Africains. Le regard de l'auteur change néanmoins radicalement dans ce livre qui complète, en la nuanciant grandement, sa vision critique et acérée d'une Afrique cauchemardesque décrite dans *De la postcolonie* (Karthala, 2000). Ce n'est pas d'une autre Afrique dont il est ici question, mais plutôt d'une autre idée du continent.

Refusant la victimisation et le refrain des négrologues fossoyeurs d'une Afrique moribonde, la nouvelle Afrique montre sa volonté de vie et son désir de faire communauté. Ce vers quoi elle avance, à travers le réassemblage d'une colossale « matière indocile » issue du passé et du présent, en inventant des structures sociales paradoxales (le moderne se mêle au traditionnel), et en visant une synthèse de pensée et de culture qui a, dans les villes surtout, des allures postmodernes.

L'auteur fait preuve d'optimisme sans renoncer pour autant à une lecture critique de la situation sociale, politique et économique de l'Afrique d'aujourd'hui. Ainsi, selon lui, si les Africains veulent la démocratie, c'est à eux d'en payer le prix. Il dissèque et dénonce les discours dominants sur le continent, qu'on retrouve non seulement dans la presse mais aussi chez les



spécialistes de l'Afrique – anthropologues, historiens, politologues et économistes confondus. Il évoque son ras-le-bol devant les discours simplificateurs, tantôt symptômes de cette maladie de l'Occident qu'est le racisme, tantôt signes d'une méconnaissance du continent. Il déconstruit, dans un jeu de bascule paradoxal, l'afro-pessimisme, l'afro-centrisme et l'afro-radicalisme qu'il propose de remplacer par ce qu'il appelle l'afro-politisme : « Ce corps se mouvant dans l'énorme machine du monde, on lui a trouvé un nom – afro-politisme –, l'Afrique du Sud en étant le laboratoire privilégié » (p. 14).

Aux discours méprisants des afro-pessimistes qui la condamnent à l'impuissance, il oppose une Afrique postcoloniale capable d'inventer un futur « non écrit à l'avance » et de faire apparaître une modernité non condamnée à imiter et à reproduire ce qui s'est accompli ailleurs. Aux différentes variantes de l'afro-centrisme qui tendent à détacher l'Afrique de l'Occident et du reste du monde, sans doute pour essayer d'oublier les traumatismes liés à la colonisation, il esquisse les grandes lignes d'une civilisation du présent et du futur à la fois tournée vers elle-même et vers l'autre. Cette « postcolonialité » permettra d'assumer certains héritages laissés par l'occupant, tout en reprenant de manière dynamique l'héritage culturel africain. « Désormais vaisseaux plus ou moins libres, les nouvelles nations indépendantes – à la vérité greffes hétérogènes de fragments à première vue incompatibles et conglomérats de sociétés au temps long – ont repris leur course » (p. 13). Devant l'afro-radicalisme des penseurs postcoloniaux qui dénoncent les dé-

rites d'un continent marqué par des rapports de force historiques jouant en sa défaveur, il appelle à l'invention d'un « imaginaire alternatif de la vie, du pouvoir et de la cité » (p. 242) qui serait d'abord africain, dans une remise à jour des solidarités et dans une mobilisation des « spiritualités de la délivrance » (p. 243).

Ces idées-forces traversent de part en part le livre, qui se transforme en un appel aux Africains pour qu'ils reconstruisent, par-delà la vindicte, le mépris et la haine, leur identité et leur société de manière à ce qu'elles fassent sens dans le monde d'aujourd'hui. Cet essai critique écrit dans une langue aussi claire que belle déborde de faits, de détails, de rappels historiques, d'analyse sociale, politique, économique, ainsi que de commentaires d'une formidable richesse. Plutôt que de reprocher aux Africains, à leurs leaders politiques surtout, de se maintenir dans la « nécropolitique » (*Raisons politiques*, n° 21, 2006), l'auteur éveille leur capacité à « soumettre la mort au pouvoir de la vie ».

GILLES BIBEAU

DIEU AU-DELÀ DE DIEU

Richard Kearney
DIEU EST MORT, VIVE DIEU. UNE
NOUVELLE IDÉE DU SACRÉ POUR
LE III^E MILLÉNAIRE : L'ANATHÉISME
 Paris, NiL, 2011, 361 p.

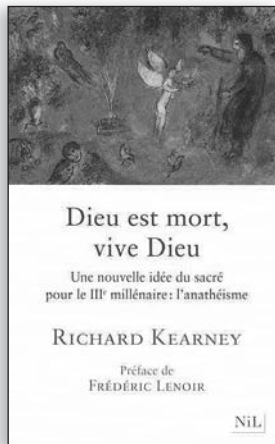
Richard Kearney, qui enseigne la philosophie herméneutique et la phénoménologie au Boston College, aux États-Unis, nous offre une contribution originale à l'approche contemporaine de la question de Dieu. À l'encontre d'un athéisme militant, qui exclut la question de Dieu comme étant impertinente et archaïque, ou d'un théisme dogmatique, qui l'impose comme si d'elle dépendait le salut du monde, l'auteur choisit la voie,



moins tranchante et exclusive, de l'exploration d'une quête de Dieu où croire relève d'une expérience humaine fondamentale qui mobilise la puissance créatrice et libératrice de l'imagination. Elle se présente ainsi comme une possibilité de l'existence: une communion à une transcendance au sein du monde, au cœur de la condition humaine où l'autre – l'Autre – trace le lieu vide de son humanité.

En utilisant la grille de la philosophie herméneutique, il arrive, d'une manière remarquable, à rendre crédible «la foi après que les lumières de la science ont frappé de caducité la superstition et la soumission, et que deux guerres mondiales ont démasqué l'erreur qui entache toute conception de l'histoire comme scénario divin» (p. 27).

Pour décrire sa démarche, l'auteur a créé un mot: «anathéisme», qui signi-



fic croire en Dieu au-delà de Dieu. Ainsi, pour lui, «la mort de Dieu» tant proclamée dans la société sécularisée, n'est pas menace mais promesse. Il faut que Dieu ou plutôt sa représentation puisse mourir pour renaître, c'est-à-dire se libérer des carcans conceptuels, pétrifiés, figés historiquement.

Tous les textes sacrés, rappelle-t-il d'entrée de jeu, sont des œuvres d'interprétation autant pour leurs auteurs

que pour leurs lecteurs. Ne pas les considérer comme telles, c'est les dénaturer. C'est les déraciner de l'expérience qui les a fait naître, s'empêcher d'entrer dans la richesse de sens et la beauté qu'ils renferment et de se mettre à «l'écoute d'une "parole" dont nous ne sommes ni la source ni le maître» (p. 155), toujours neuve. Le langage poétique, la métaphore, l'analogie, le récit sont les modes privilégiés d'expression de ce genre de parole qui cherche à rendre compte de ce qui habite et innerve l'existence, avec ce que cela comporte d'incertitude, d'énigme, d'émerveillement, d'imagination, de polysémie.

Cette approche anathéiste le conduit à porter son attention non sur les contenus spécifiques de la foi, mais sur les manières de croire, plus décisives. Qu'est-ce qui fait qu'une foi en Dieu peut, pour certains, inspirer la bonté et la solidarité, comme chez François d'Assise, et, pour d'autres, la haine et l'exclusion, comme chez l'inquisiteur Torquemada, par exemple? L'auteur, habité par ce questionnement, tente de clarifier le chemin libérateur de la foi en revisitant des textes sacrés, principalement de la tradition abrahamique (judaïsme, christianisme, islam), philosophique et théologique (Bonhoeffer, Merleau-Ponty, Kristeva, Ricœur), littéraire et poétique (Joyce, Woolf, Proust, Hafez de Chiraz), ainsi que des figures contemporaines emblématiques (Jean Vanier, Dorothy Day, Gandhi).

On ne se surprendra pas de rencontrer sur ce chemin menant vers Dieu et sillonnant notre humanité la figure incontournable de l'étranger, de l'autre (l'Autre) qui bouscule, étonne et invite à puiser à la source de la vie, à devenir plus humains, meilleurs croyants.

Sans contredit, c'est un livre inspirant.

JEAN-CLAUDE RAVET

FEMMES EN PRISON

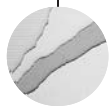
La Société Elizabeth Fry du Québec
**LA JUSTICE PÉNALE
 ET LES FEMMES**
 Montréal, Éditions du remue-
 ménage, 2011, 171 p.

Au début du XIX^e siècle, une femme s'indigne des conditions de détention de ses concitoyennes en Grande-Bretagne. Elizabeth Fry, une quaker, puise dans la lecture des Évangiles la force et la motivation pour s'engager dans la lutte visant l'amélioration de la situation des femmes détenues et de leurs enfants. Elle est la première femme à intervenir devant le parlement britannique lorsqu'elle y dénonce les conditions précaires qui prévalent dans les prisons. Son action pour la cause des femmes judiciairisées s'étend rapidement à plusieurs autres pays.



Au Canada, la première Société Elizabeth Fry est créée à Vancouver, en 1939. Au Québec, ce n'est qu'en 1977 qu'elle est incorporée comme organisme communautaire venant en aide aux femmes qui se retrouvent dans le système pénal. Avec ce livre, la Société Elizabeth Fry du Québec nous offre des informations et des témoignages utiles dans un contexte de renforcement sécuritaire, de recours croissant à la criminalisation et de remise en question des alternatives de réinsertion développées au cours des récentes décennies. Il déconstruit plusieurs mythes répandus dans l'opinion publique – sur les femmes judiciairisées, la libération conditionnelle et la réinsertion sociale –, sur lesquels s'appuient ceux qui réclament des mesures plus répressives.

Ce livre est un plaidoyer pour une approche fondée sur des valeurs de compassion, humanistes et égalitaires. Plusieurs auraient dû le lire avant

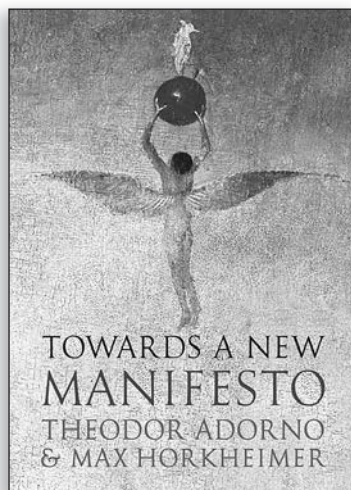


l'adoption du projet de loi sur la sécurité des rues et des collectivités (loi omnibus C-10), qui privilégie une vision punitive basée sur la détention rendant encore plus sévères les peines minimales, au détriment d'une approche de réhabilitation.

Les cinq chapitres lèvent le voile sur les réalités des femmes criminalisées et incarcérées en soulignant les défis particuliers auxquels font face les Autochtones et les immigrantes, ainsi que les femmes qui ont des problèmes de santé mentale. Chaque chapitre se termine sur un long témoignage d'une des nombreuses femmes que la Société Elizabeth Fry accompagne. Ces cinq récits sont bouleversants. Ils nous révèlent la souffrance de celles qui ont été maltraitées depuis leur jeune âge, ou de celles qui ont vu un jour toute leur vie basculer en posant un geste criminel. Ils nous disent le drame de ces mères qui souffrent aussi de la vie brisée de leurs enfants. Ils nous rappellent que «la punition indirecte, c'est de vivre l'après en société» (p. 144).

En terminant la lecture de ces récits, on s'interroge sur les conséquences des mesures répressives qui viennent d'être mises en place au Canada. Les femmes seront nombreuses à souffrir des punitions plus grandes qui seront infligées aux personnes commettant un premier geste criminel, situation dans laquelle se trouve la majorité d'entre elles. Les récentes annonces de coupes budgétaires, de fermetures et de reconstructions de prisons auront indéniablement un effet sur les conditions d'emprisonnement et de réhabilitation des femmes, fragilisant les pénibles avancées qui ont été faites au cours des dernières décennies – dont l'existence des programmes mieux adaptés aux besoins des femmes instaurés depuis peu et déjà remis en cause. La mission des Sociétés Elizabeth Fry et le travail de ses permanentes comme de ses nombreuses bénévoles se révèlent encore plus essentiels.

ÉLISABETH GARANT



POUR UNE THÉORIE CRITIQUE

Theodor W. Adorno
et Max Horkheimer

TOWARDS A NEW MANIFESTO
New York, Verso, 2011, 113 p.

Au milieu des années 1950, de multiples événements (l'écrasement du soulèvement hongrois par les chars de l'Union soviétique, le maccarthysme aux États-Unis, la déstalinisation lors du XX^e congrès du Parti communiste, la domination du fonctionnalisme en sciences sociales) incitent Theodor W. Adorno et Max Horkheimer à se demander si une théorie critique est encore possible. La discussion qui s'ensuit nous entraîne dans une profonde réflexion sur les conditions rendant possibles ou non la rédaction d'un nouveau manifeste répondant à la situation du XX^e siècle. À l'instar du célèbre *Manifeste du Parti communiste* (1848) de Marx et Engels, les maîtres à penser de l'École de Francfort voudraient en appeler à une nouvelle révolution. Or, un obstacle majeur se dresse devant eux: l'impossibilité de situer le sujet révolutionnaire auquel serait adressé ledit document. «À qui doit-on dire ces choses?», demande Horkheimer à son collègue (p. 54).

C'est là tout l'intérêt de cette série d'entretiens inédits des années 1950, récemment publiés en anglais mais qui

seront bientôt traduits en français. Tout au long de cette plaquette, les deux théoriciens nous font naviguer dans une constellation conceptuelle qui forme la théorie critique: la généralisation du travail et du salariat, l'épanouissement d'une société de masse se projetant dans la consommation, la sexualité, l'utopie et la réalité de la politique, l'idée d'humanité et l'individualisme, la théorie et sa traduction en pratique, l'idéologie et la fausse abolition du travail, la social-démocratie, la révolution et la justice. Mais sur quelles thèses refonder une nouvelle théorie critique? La révolution peut-elle se réaliser sans un parti pour l'actualiser? Qui et quel est le sujet du *Manifeste*? Pouvons-nous encore faire de la théorie critique lorsque la majorité de la population accepte le système dans lequel elle baigne? «Si je dis à mon père que la culture de masse est fautive, il me répondra: oui, mais elle me plaît», dit Adorno (p. 54). Devons-nous prendre acte de l'absence de sujet, délaissier la théorie et nous terrer en attendant un jour meilleur? «Il n'y a rien que l'on puisse faire. [...] Nous ne devons pas agir comme si nous le pouvions», affirme Horkheimer (p. 90).

Rétrospectivement, nous savons qu'aucun manifeste n'a été écrit. Mais cette série d'entretiens offre une multitude de pistes de réflexion afin de repenser notre époque. De plus, elle nous révèle une face cachée de la personnalité des deux penseurs. Devant un Adorno philosophe de l'abstraction luttant contre le positivisme marxiste s'impose un Horkheimer réaliste s'interrogeant sur la quotidienneté des individus («qu'est-ce que ces programmes de télévision signifient pour les ouvriers aujourd'hui?», p. 63).

Ultimement, les auteurs nous enjoignent à nous poser une question fondamentale dans le contexte actuel: une révolution est-elle encore possible?

BENOÎT COUTU